



**HAL**  
open science

## Bakou, grandiloquente et incertaine

Morvan Yoann, Adeline Braux

► **To cite this version:**

Morvan Yoann, Adeline Braux. Bakou, grandiloquente et incertaine. *Urbanisme*, 2019, 412, pp.18-25. halshs-03563390

**HAL Id: halshs-03563390**

**<https://shs.hal.science/halshs-03563390>**

Submitted on 9 Feb 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

**PLANÈTE**



# / Bakou, grandiloquente et incertaine

Désireuse de notoriété internationale, à grand renfort d'événements et de projets architecturaux et urbains, la capitale de l'Azerbaïdjan semble davantage tourner son regard vers Dubaï que vers Moscou.

Par Adeline Braux, chercheuse à l'Institut français d'études anatoliennes (IFEA), et Yoann Morvan, anthropologue de l'urbain (Institut d'ethnologie méditerranéenne, européenne et comparative)

**A**ssez méconnue, battue par les vents<sup>1</sup>, Bakou essaie de s'insérer dans les circuits de la globalisation, notamment grâce à ses importantes ressources pétrolières, qui parsèment l'agglomération de plus de 3 millions d'habitants, la plus grande du Caucase. Exploitées de longue date, ses ressources avaient déjà provoqué un véritable boom urbain à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Ancienne étape de la route de la soie, Bakou s'étend le long d'une baie de la mer Caspienne, au cœur de la péninsule d'Apchéron, autrefois lieu de villégiature prisé durant l'époque soviétique.

## UNE VITRINE EN QUÊTE DE RECONNAISSANCE

Bénéficiant des cours élevés des hydrocarbures, la fin des années 2000 a représenté une période de croissance exceptionnelle (12,7 %) pour l'économie azerbaïdjanaise. Le pays s'est alors engagé dans une stratégie de marketing politique, dont la capitale a été et continue à être le fer de lance. Une série de construction d'édifices de prestige débute en 2007 dont les deux les plus emblématiques sont : les iconiques Flame Towers, trois tours de 182 m en forme de flammes symbolisant l'Azerbaïdjan « terre de feu », qui culminent sur les hauteurs de Bakou et s'éclairent en général aux couleurs du drapeau national (bleu, rouge, vert) par un système de LED ; et le futuriste centre culturel Heydar Aliyev, du nom de l'ancien président et père de l'actuel, qui abrite un centre de congrès, un musée et une bibliothèque. Le complexe a été conçu par l'architecte star anglo-irakienne Zaha Hadid (1950-2016). Les lignes, tout en courbes, du bâtiment souhaitent incarner la fusion du passé avec le futur, celui d'une nation optimiste et tournée vers l'avenir... À travers les transformations urbaines de Bakou<sup>2</sup>, l'Azerbaïdjan entend se défaire d'une partie de son héritage soviétique et concilier tradition et modernité, souvent maladroitement comme lors de la rénovation excessive d'une partie de sa vieille ville médiévale, et quitte aussi parfois à donner dans le littéralisme architectural avec son musée du tapis, en forme de tapis roulé, inauguré en 2014. En matière urbanistique, le projet phare est White City<sup>3</sup> qui vise à se substituer à l'ancienne « Ville noire »,

près du littoral à l'est du centre historique, qui comptait plus d'une centaine de raffineries à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Marketing rime donc ici avec *washing*.

Le *branding* opéré par les autorités azerbaïdjanaises à destination du concert des nations s'appuie également sur l'organisation à Bakou de *mega-events* culturels ou sportifs. Il y a cependant une forme de paradoxe pour un pays politiquement particulièrement fermé, comme c'est le cas de l'Azerbaïdjan à l'instar de ses voisins d'Asie centrale, à vouloir dans le même temps figurer aux agendas de ces grands événements internationaux. L'accueil du concours de l'Eurovision en 2012 offre un condensé de cette ambivalence. En effet, celui-ci a engendré la construction sur le front de mer de l'ultra moderne Baku Crystal Hall, enceinte de 25 000 places qui a ensuite pu recevoir Rihanna ou Jennifer Lopez. Mais il a aussi donné l'occasion de mettre sous les projecteurs médiatiques internationaux les évictions forcées d'habitants qui résidaient auparavant sur le site, ainsi que par contagion l'ensemble de ces évictions<sup>4</sup> dans la métropole en pleine mutation et, plus largement, la situation des droits de l'homme dans le pays. Parmi les nombreux événements sportifs internationaux organisés à Bakou (première édition des Jeux européens de 2015, tour cycliste d'Azerbaïdjan depuis 2012, etc.), le Grand Prix de Formule 1, qui se tient chaque année depuis 2016, constitue un révélateur du caractère autoritaire du régime en vigueur. « *Espace temporaire d'exception*<sup>5</sup> », selon David Gogishvili reprenant Giorgio Agamben, la réalisation du circuit urbain entraîne l'érection de hautes barrières de béton et restreint drastiquement les mobilités habitantes dans un centre historique sursécurisé pour l'événement. Néanmoins, en dépit de toute cette panoplie marketing déployée, Bakou reste relativement à la périphérie des flux globaux de la finance, du commerce ou du tourisme.

## L'HYPERCÉPHALE CAPITALE DES ALIYEV

À défaut de véritable attractivité à l'échelle internationale, l'aménagement de Bakou répond aussi, dans une large mesure, à des fins internes pour tenter de galvaniser le sentiment national. La capitale de l'Azerbaïdjan est ■■■

■ tout entière vouée au culte de la famille présidentielle, d'Ilham, le fils, et bien plus encore d'Heydar, « le père de la nation ». Ce dernier a en effet été l'homme fort du pays pendant plusieurs décennies. D'abord membre du KGB local dès les années 1950, puis premier secrétaire du Comité central du Parti communiste azerbaïdjanais à partir de 1969, son parcours l'a amené aux plus hautes fonctions soviétiques, jusqu'à devenir vice-Premier ministre de l'URSS en 1982, avant de tomber en disgrâce avec l'arrivée de Gorbatchev en 1985, le poussant à démissionner en 1987. À la suite d'une période chaotique pré et postindépendance, l'ancien apparatchik effectue son retour à la tête de l'Azerbaïdjan de 1993 à 2003, année de son décès. Son fils Ilham, moins charismatique, lui succède immédiatement. Un impressionnant décorum à la gloire de cette lignée orne Bakou : d'innombrables portraits géants ou encore la fête des Fleurs qui consiste à fleurir la statue d'Heydar le

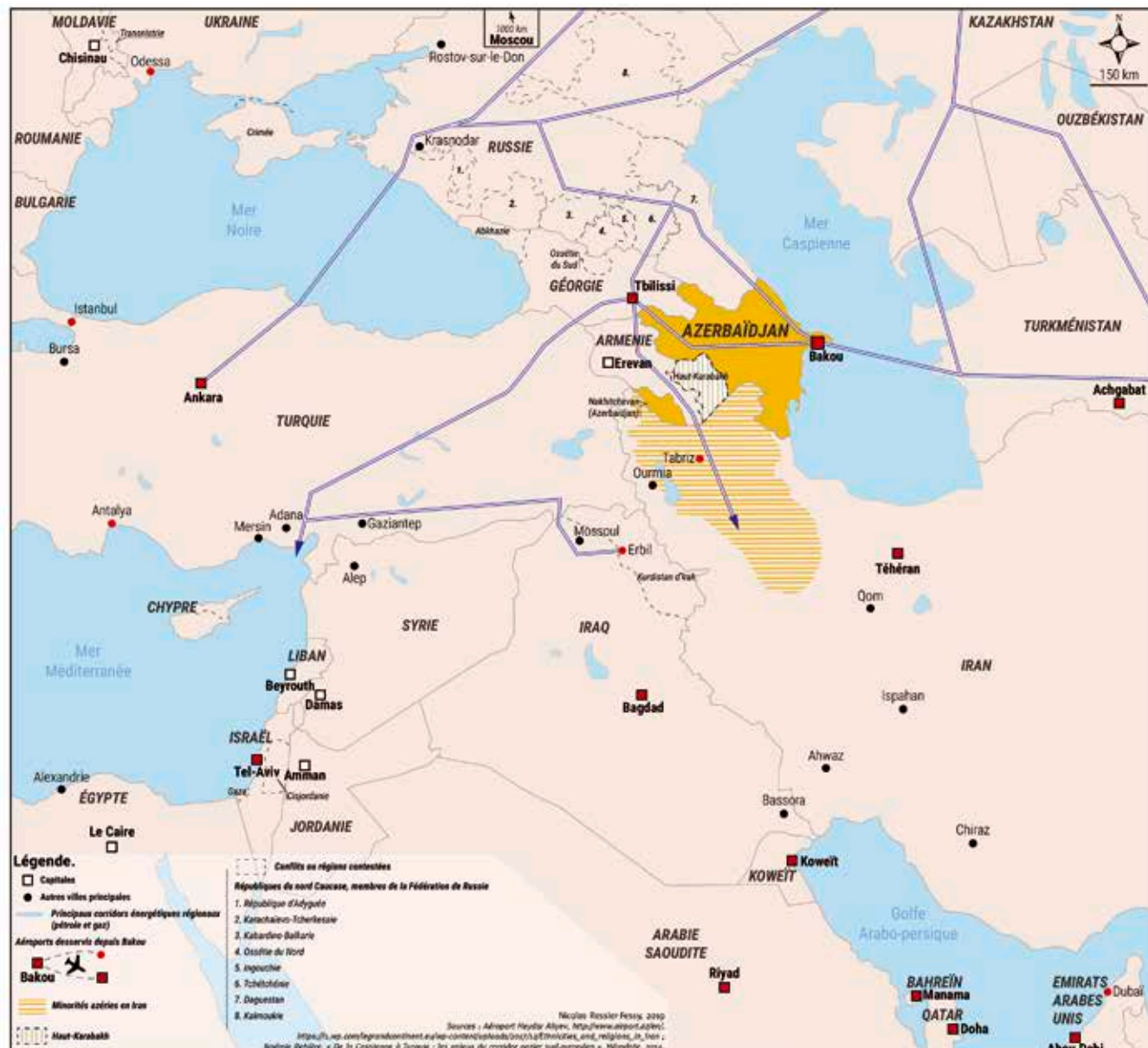
jour de son anniversaire (10 mai). La capitale est la scène où s'exacerbe l'unité de la nation comme en témoigne, à proximité du Baku Crystal Hall, l'immense drapeau de l'Azerbaïdjan (2 450 m<sup>2</sup>) flottant à 162 mètres de haut.

À force de trop miser sur elle-même, la métropole de la Caspienne souffre d'hypertrophie par rapport aux autres régions et concentre à elle seule plus de 90 % de la richesse produite au niveau national. Le système d'enregistrement azerbaïdjanais se basant sur le lieu de résidence formel (en général le lieu de naissance) et non sur le lieu de résidence avéré, il est difficile de déterminer la population de la ville. Celle-ci compte des

pans entiers d'habitats informels, où vivent notamment les personnes issues de l'exode rural ou déplacées à la suite du conflit avec l'Arménie (1988-1994). À Bakou, les autorités tant locales que nationales, ce qui revient peu ou prou au même puisque le maire est désigné par

**À force de trop miser sur elle-même, la métropole de la Caspienne souffre d'hypertrophie**

**L'AZERBAÏDJAN ET SON ENVIRONNEMENT RÉGIONAL**



décret présidentiel, continuent à donner la priorité aux secteurs du BTP et du tourisme. Cela représente à leurs yeux un moyen de diversifier l'économie métropolitaine tout en créant des emplois pour les milliers de migrants ruraux non-qualifiés. Les décideurs, regroupés de façon collusive en une pseudo « coalition de croissance » où l'économie demeure dominé par le politique<sup>6</sup>, estiment que si Bakou offre un environnement administratif favorable aux affaires, ce qui est de toute évidence loin d'être le cas, elle devrait pouvoir se transformer en un nouveau Dubaï. Avec la construction de centres commerciaux, d'infrastructures sportives, de centres de convention et d'immeubles, il est escompté de créer une demande *sui generis*, perspective tout aussi coûteuse qu'incertaine. Quoi qu'il en soit, le secteur de la construction constitue un moyen répandu de blanchir des capitaux et, pour les fonctionnaires employés dans les six agences chargées de délivrer licences et permis, de s'assurer des revenus supplémentaires. Dans une société d'apparat où le chic en toc a tendance à prédominer, d'aucuns espèrent le retour des fastes heures qui avaient vu Bakou décoller il y a plus d'un siècle.

### UNE BELLE ÉPOQUE COSMOPOLITE ?

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, Bakou<sup>7</sup> se résume presque au territoire compris à l'intérieur des murailles de Icheri Sheher (« la Ville intérieure », 21,5 hectares), d'origine médiévale. Avec l'industrialisation, la ville va connaître une croissance exponentielle à partir des années 1870. Bakou devient le premier site pétrolier de l'empire russe et l'un des premiers mondiaux. L'essor démographique est fulgurant : en 1897,

la ville compte 182 897 habitants (15 000 en 1870) dont 63 415 Azéris, 45 510 Russes et 22 583 Arméniens ; le reste se répartit entre Iraniens (en général ethniquement azéris), juifs, Géorgiens et diverses minorités caucasiennes (Tats, Lezguis, Talyches). Alors que les musulmans constituent l'essentiel du lumpenprolétariat employé aux besognes les plus dures et salissantes, Russes et Arméniens occupent souvent des positions plus avantageuses, contremaîtres par exemple. Staline, alors surnommé Koba, fait ses premières armes d'agitateur-saboteur-bandit dans le quartier de Bibi-Heybat. Des grèves à répétition paralysent l'industrie pétrolière jusqu'à la Première Guerre mondiale, s'accompagnant de violences entre Azéris et Arméniens<sup>8</sup>. Le boom pétrolier a des répercussions importantes sur l'architecture et l'urbanisme de la métropole émergente. Bakou attire les grandes fortunes en quête d'investissement, à l'instar d'Alfred Nobel. Européens, Russes et Arméniens<sup>9</sup>, mais aussi des musulmans à l'avant-garde du nationalisme azéri, sont à l'origine du « Quartier français ». Celui-ci est composé d'imposants bâtiments haussmanniens et parsemé de palais éclectiques commandités par les magnats du pétrole, tel celui d'Ismailiyya de style gothique vénitien. Cette partie de la ville (avec trottoirs, tramway et boutiques) est aux antipodes des champs d'extraction, situés dans la périphérie immédiate (Bibi-Heybat, Sabountchou, Balakhany, Ramany), et de la « Ville noire », à l'est, qui concentre les raffineries. Les quartiers répondent à une forme de séparation ethnique : la vieille ville et le quartier situé à l'ouest regroupent les musulmans, tandis que Russes et surtout Arméniens vivent au nord-est (*Armenikend*, « le Village arménien »). À l'époque, la majorité des architectes – notamment polonais ■■■

À proximité du Baku Crystal Hall,  
l'immense drapeau de l'Azerbaïdjan © Yoann Morvan



## BAKOU ET SES MUTATIONS URBAINES



■ (Józef Gosławski, Józef Płoszko<sup>10</sup>) – qui travaillent à Bakou sont formés à Saint-Petersbourg, et l'aménagement repose sur de grands plans (1898) à la structure perpendiculaire, zonant industries et quartiers d'habitation.

### SOVIET CITY

À la veille de la Révolution de 1917, Bakou est le plus grand centre urbain du Caucase et parmi les premiers de l'Empire russe. « Phare des peuples d'Orient » pour Lénine, les premières années de pouvoir communiste s'y caractérisent par certaines améliorations : renforcement de la voirie, éclairage public, création d'espaces verts, première conduite d'eau (1917), première ligne ferroviaire reliant Bakou au faubourg de Sabountchou. Pour tenter de résoudre la crise du logement, on construit en faveur des ouvriers des « villages-jardins », qui constituent aujourd'hui la proche banlieue de Bakou (comme Razin ou Bakikhanov). De passage à Bakou en 1927, Henri Barbusse estime que ces villages « ravissent même le plus indifférent des individus ». Outre des maisons de la culture, des palais de la presse, et divers instituts, les Soviétiques érigent aussi de nombreux bâtiments de style constructiviste, dont des « cuisines-usines » pour la restauration des ouvriers.

Au début des années 1930, la péninsule d'Apchéron compte 700 000 habitants, dont 500 000 à Bakou. L'après-guerre est une période de pénurie et de reconstruction pour l'ensemble de l'URSS, y compris pour les villes loin des combats comme Bakou, dont l'agglomération va s'étendre considérablement. À 30 km au nord, l'immense complexe industriel et pétrochimique de Soumgaït est édifié à partir des années 1950. À Bakou même, la fin de ces années voit apparaître les premiers *microraiön* (« microdistrict », unité de base de la planification urbaine soviétique), développés en anneaux concentriques et reliés au centre-ville par transports en commun. Il s'agit de quartier-dortoirs formés de grands ensembles, tels les *khrouchiovka*, bâtiments de cinq étages produits en série à l'époque de Khrouchtchev. Ils témoignent du volontarisme des pays socialistes en matière de logements modernes de masse. Bakou figure régulièrement dans des films soviétiques (*Briliantovaïa rouka* [*Le Bras de diamant*], Leonid Gaïdaï, 1969). La métropole s'enorgueillit d'une scène jazz<sup>11</sup> réputée dans toute l'URSS, voire au-delà (Vagif Mustafazadeh notamment). Bakou demeure « cosmopolite », nombre de « nationalités » (ethnicité selon la terminologie soviétique) s'y côtoient. Dès avant la fin de l'URSS cependant, l'afflux

de réfugiés azéris d'Arménie (1988), puis de personnes déplacées suite au conflit du Haut-Karabakh (1991-1994), ainsi que les pogroms anti-arméniens de janvier 1990 (plusieurs dizaines de morts) et le départ de nombre de russophones (Russes, juifs mais aussi Azéris), inquiets quant à leur futur statut, ont profondément bouleversé la mosaïque ethnique de la cité. Bakou est désormais la capitale d'un État azerbaïdjanais qui entend assumer sa souveraineté.

#### MÉMOIRE URBAINE EFFACÉE

La plupart des Bakinois s'accordent à dire que « *la ville est devenue très belle, mais ce n'est plus notre ville* ». Celle-ci se caractérisait par un éclectisme architectural et une superposition de styles divers, résultant des ordres économique-politiques successifs depuis un siècle et demi. D'innombrables chantiers lancés depuis le milieu des années 2000 ont métamorphosé Bakou, en particulier entre 2008 et 2014, années de forte progression du prix des hydrocarbures. Avec les démolitions/reconstructions, des pans entiers de la mémoire de la ville ont été effacés, en particulier ce qui a trait à la présence arménienne. Le patrimoine architectural soviétique, lorsqu'il a été conservé (Maison de la presse, immeubles *stalinka*), est réinterprété comme un élément précurseur de la grandiloquente actuelle. Si les dénominations de rues évoquant la littérature russe (Gogol, Tolstoï) sont restées, les toponymes soviétiques ont été évincés. Toutefois, certains noms persistent dans le langage quotidien des Bakinois : la

#### Des expropriations forcées afin de raser des quartiers entiers

station de métro Baksoviet (« Soviet de Bakou », renommée Icheri Sheher), ou bien Torğovaïa (« rue commerçante », renommée Nizami), dont le nom date d'avant 1917.

Les transformations urbaines de Bakou ont provoqué des mobilisations inédites dans un pays où le pouvoir est de nature autoritaire, néopatrimoniale et oligarchique, et la population peu encline à exprimer ouvertement son mécontentement. Les premières protestations contre la destruction de monuments et quartiers historiques ont émané d'une poignée d'intellectuels lors de la construction de l'hôtel Four Seasons (2009), érigé en lieu et place de la Maison du gouverneur (1860), sur l'avenue Neftchiler (« les pétroliers ») près du front de mer. Les autorités ont eu recours à des expropriations forcées afin de raser des quartiers entiers, tel l'ancien quartier juif, aux alentours de la rue Fizuli, aux maisons remontant à la période impériale, dont les habitants ont été expulsés à partir de 2011. Ils ont été remplacés par le « Jardin d'hiver » (Kish Parki), vaste esplanade en longueur ouverte à tous vents l'hiver et dénuée d'ombre l'été, ceinturée d'artères à deux ou trois voies, ainsi que de hauts immeubles de standing et d'une nouvelle synagogue en substitution d'une des anciennes, détruite.

#### REVENDEICATIONS URBAINES

Plusieurs mouvements de protestation sont partis du quartier de Sovetski<sup>12</sup>, sur les hauteurs du centre-ville. Anciennement ouvrier, Sovetski a la tenace réputation d'être mal famé, avec ses propres lois et codes d'honneur<sup>13</sup>. ■■■



© Yoann Morvan



© Adeline Braux



■ Sa partie inférieure, encore intacte, compte nombre de bâtisses de la Belle Époque, aux façades décorées de motifs et aux lourdes portes ouvragées, comme l'Union des architectes (1899). La partie médiane, largement démolie, est composée de courées animées, dont les propriétaires ne sont pas toujours connus à force d'héritages, de divisions et d'arrangements. La partie supérieure regroupe des logements minuscules et souvent insalubres. Le mécontentement des habitants s'est cristallisé autour de l'indemnisation proposée par l'État pour les exproprier, les condamnant à la relégation dans de lointaines banlieues. Ils ont manifesté devant le siège des autorités locales en brandissant des portraits des Aliyev, père et fils, afin de dissuader (avec succès) la police d'intervenir. En vain. Les démolitions sont désormais achevées aux deux tiers. Le projet a changé de nature à plusieurs reprises. Des rumeurs ont évoqué un rachat par des hommes d'affaires du Golfe. La mosquée Hadji Djavad, dont les fidèles s'étaient mobilisés en priant dans la rue pour éviter sa destruction, a été déplacée dans un autre quartier. Certaines maisons sont longtemps restées éventrées, laissant paraître des bouts de salle de bains, etc. Tout cela a été dûment dissimulé aux visiteurs étrangers par d'immenses panneaux en bois lors des Jeux européens de 2015. Le projet final demeure flou, un parc ayant été envisagé. Sovestki est à présent transpercé par deux larges routes censées décongestionner l'hypercentre.

Les revendications liées au droit à la ville, contestant la privatisation de l'espace public, la destruction du patrimoine et promouvant l'appropriation de la ville par ses

habitants, ainsi que davantage de transports publics sont portées depuis quelques années par de jeunes architectes (l'urbanisme en tant que discipline n'est pas enseigné en Azerbaïdjan). Actifs sur les réseaux sociaux (Transport4Baku, Baku4people), ils se sont également regroupés depuis 2015 au sein du collectif Pillè (« la marche »). Ils organisent des conférences sur les questions urbaines dans le cadre d'une plate-forme (IdealLab), ainsi que des projets avec les habitants de certains quartiers. Ils font partie de la (très) modeste société civile qui se rassemble dans la dizaine de cafés ouverts depuis peu, situés entre la névralgique « place des Fontaines » et le nouveau « Parc d'hiver ». Agoras miniatures, certains de ces cafés ont été installés dans des appartements, tels ceux de Taksim à Istanbul. Ils témoignent du désir d'émancipation d'une mince frange de la jeunesse bakinoise, dans un contexte d'accès limité aux ressources économiques et de frustration quant à la possibilité d'influencer les politiques publiques.

#### UN AVENIR INCERTAIN

Malgré ses importantes ressources énergétiques (pétrolières et aussi gazières), le futur de la capitale de l'Azerbaïdjan paraît s'écrire en pointillé. Il y a, en effet, lieu de s'interroger sur la durabilité de son modèle de développement actuel, par trop dépendant de cette manne épuisable. Un Dubaï raté ? En effet, quid de la reconversion de ses activités en vue de l'ère postcarbone ? Le chantier permanent dans lequel la métropole s'est engagée à tout va ne paraît que très peu porter ses fruits. Les pléthoriques





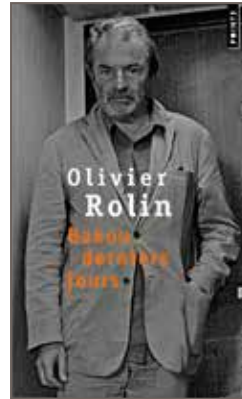
© Yoann Morvan

hôtels de luxe et immeubles de standing ont des taux de remplissage très faibles, tandis que la plupart des bâtiments paraissent avoir une durée de vie d'à peine dix ans, en raison de la piètre qualité des matériaux de construction et du non-respect des normes<sup>14</sup>. Ce modèle jetable et socialement très ségrégatif se donne à voir le long de la voie rapide reliant l'aéroport (tous deux nommés Heydar-Aliyev), où s'égrènent un certain nombre d'édifices clinquants, voire criards, dont des ministères et la compagnie nationale pétrolière (SOCAR), *strip* urbain théâtralisé<sup>15</sup> bordé de murs cache-misère censés occulter les quasi-bidonvilles alentour.

Nonobstant ces néoremparts kitsch, ironiquement surnommés « ceintures de félicité », de fortes rafales s'engouffrent sans répit dans les travées de Bakou, chassant l'air vicié par les industries pétrochimiques. La ville est soumise à deux vents opposés, le cinglant Khazri (venant du nord) et le Gilavar, plus doux (venant du sud), que la mythologie azerbaïdjanaise associe à la sempiternelle lutte entre le bien et le mal. / **Adeline Braux et Yoann Morvan**

- ① Le nom Bakou proviendrait du persan *bâdkoubé*, « coup de vent ».
- ② Bruce Grant, "The Edifice Complex: Architecture and the Political Life of Surplus in the New Baku", *Public Culture*, 2014.
- ③ Ce vaste projet (221 ha) a été confié au groupe anglais Atkins, qui a notamment beaucoup opéré dans le Golfe.
- ④ Nicolas Crosnier, « La conquête de Bakou », dossier « Projets d'urbanisme à l'Est », *Regard sur l'Est*, 2012.
- ⑤ David Gogishvili, "Baku formula 1 city circuit: exploring the temporary spaces of exception", *Cities*, n° 74, 2018, p. 169-178.
- ⑥ Anar Valiyev, "The post-Communist growth machine: The case of Baku, Azerbaijan", *Cities*, n° 41, 2014.

## LE BAKOU D'OLIVIER ROLIN



Société locale sous le boisseau et transformations urbaines rutilantes confèrent à Bakou une atmosphère étrange, emplie d'une violence sourde. Ce n'est donc sans doute pas un hasard si cette ambiance singulière aux accents parfois lugubres, voire mortifères, sert de toile de fond à la mise en scène par Olivier Rolin de son suicide programmé dans *Bakou, derniers jours* (Seuil, 2010), titre ambigu à souhait, qui pourrait tout

autant signifier qu'il n'y retournera jamais ou bien pointer une forme de fin pour la métropole de la Caspienne, étendue d'eau surpolluée au statut d'ailleurs incertain: mer ou lac? L'auteur commence notamment son récit par la description de la morgue des nouveaux riches bakinois dans le centre historique au volant de « grosses cylindrées – luxueuses allemandes, énormes 4 x 4, monumentales baignoires d'un noir lustré, dont les conducteurs jouent nerveusement de l'embrayage au pied des murailles. Bousculade de corbillards turbocompressés pilotés par des croque-morts moustachus à lunettes Ray-Ban » (p. 10). Désabusé, il jette un regard agacé sur l'obsession des autorités azerbaïdjanaises à vouloir « lifter le visage de la ville, de lui faire une gueule de parvenue d'où auront été gommées les rides de l'Histoire » (p. 142). Son voyage à travers des « paysages de l'enfer », « fourbi paléo-industriel » où « par endroits la terre brûle » (p. 33) semble l'inspirer dans sa quête fictionnelle de morbidité, en particulier l'ancienne cité industrielle de Sumgaït, à présent en ruine et site parmi les dix les plus pollués au monde: « sur des kilomètres, un paysage dévasté, sinistre et magnifique » (p. 67). À travers sa narration un brin ironique, Olivier Rolin nous livre un portrait attachant de la capitale de l'Azerbaïdjan, néanmoins teinté d'un pessimisme foncier. / **Y. M.**

- ⑦ Bakou a été rattachée à l'Empire russe suite au traité de Gulistan (1813) qui vit la Perse des Qadjars perdre ses territoires caucasiens au profit des Tsars.
- ⑧ Taline Ter Minassian, « Bakou 1914-1920 », dans *Villes en guerre*, Philippe Chassaing et Jean-Marc Largeaud (dir.), Armand Colin, 2004.
- ⑨ Anahide Ter Minassian, « La "Belle Époque" à Bakou », dans *De Russie et d'ailleurs, feux croisés sur l'histoire. Pour Marc Ferro*, M. Godet, M. Carduner-Loosfelt et H. Coq-Lossky (dir.), Institut d'études slaves, Paris, 1995.
- ⑩ Irada Baghirova, « Bakou à la croisée des cultures », *La montagne des langues et des peuples. Imbrications et transferts dans l'espace du Caucase*, Michel Espagne, Hamlet Isaxanli et Shahin Mustafayev (dir.), Demopolis, Paris, 2019.
- ⑪ Stephen Frederick Starr, *Red and Hot: The Fate of Jazz in the Soviet Union*, Limelight Edition, 1994.
- ⑫ Sovetski doit son nom à l'avenue (Sovetskaïa) qui marquait sa limite nord pendant la période soviétique.
- ⑬ Le quartier a été immortalisé par le film *Bir cenubi sheherinde* (*Dans une ville méridionale*), 1969, de Rustam Ibragimbekov.
- ⑭ Nicolas Crosnier, « Le nouveau visage de Bakou: une cité malade de sa richesse », *Urbanités*, n° 2, 2013.
- ⑮ Nicolas Crosnier, « D'une vitrine à une autre: Bakou, du cosmopolitisme soviétique à la réussite azerbaïdjanaise », dans *La ville dans l'espace postsoviétique. (Géo)politique critique d'une transformation urbaine*, André Filler et Sofia Tchouikina (dir.), Pétra, Paris, 2017.